

Epreuve Centrale, Philippe Breton, *La parole manipulée* – corrigé**I. Résumé***Remarques générales*

Le texte de Philippe Breton pose une question relativement simple : peut-on justifier la manipulation, sous quelque prétexte que ce soit ? La réponse est tout aussi simple : non (à une exception près, très rare : le cas où le cadre démocratique lui-même serait menacé).

Le texte peut se laisser découper en trois parties :

- 1/ examen de la position selon laquelle la manipulation serait acceptable (§1 à §4)
- 2/ examen et réfutation des arguments qui autorisent cette position (§5 à §7), partie qui se laisse découper elle-même en trois temps :
 - a) le postulat réaliste selon lequel les hommes sont violents, dénoncé comme une position idéologique (§5)
 - b) la croyance dans le caractère neutre des outils, que contredit une éthique des moyens (§6)
 - c) l'idée que la manipulation serait un moyen légitime de se défendre, alors qu'en réalité la manipulation sert en général les dominants (§7)
- 3/ une rapide conclusion qui réfute la légitimité de la manipulation (§8)

Dans le détail, il s'agit de reprendre et de reformuler chacun des temps de l'argumentation de Philippe Breton.

1/ quelle est la position de ceux qui acceptent et justifient la manipulation ? (§1-§4)

Paradoxe initial (§1) : comment se fait-il que la manipulation soit justifiée par certains ? La manipulation n'est pas unanimement condamnée. On pourrait le comprendre lorsque la manipulation n'est pas repérée (dans ce cas, invisible, les victimes ne s'en apercevraient même pas = elles seraient plongées dans l'illusion et aliénées). On peut aussi comprendre que la manipulation ne soit pas condamnée par celui à qui elle profite (puisque'il en retire un profit. Autrement dit, le manipulateur cherche à cacher ou justifier la manipulation qu'il opère). Mais quand la manipulation est repérée, comment se fait-il que même celui qui n'en profite pas puisse pourtant la justifier ? Quels sont ses arguments ?

Arguments pour la manipulation (§2-§3-§4) : la manipulation peut s'accorder avec la démocratie (Lasswell) car elle permet d'éviter la violence. La manipulation serait ainsi le seul moyen de susciter l'adhésion des masses sans user de violence physique ou de corruption. Car la manipulation permet d'éviter « les aléas de l'argumentation ou de la séduction » (c'est-à-dire de la parole qui cherche à rallier les autres à son point de vue). Elle est donc plus efficace, et nécessaire : elle élimine le risque de ne pas être suivi, de ne pas convaincre. Elle est alors un « mal nécessaire » (Bellenger), car elle vaut mieux de la force brutale.

- ⇒ On voit comment procèdent les tenants de la manipulation. Ils reconnaissent qu'elle est malhonnête, qu'elle est mauvaise, qu'elle prive le manipulé de sa liberté de choisir librement. Mais ils pensent que pour rallier une majorité (ce qui est nécessaire en démocratie), c'est le meilleur moyen, car l'autre alternative serait la violence et la coercition. La parole qui cherche à convaincre ou persuader sans être malhonnête, en effet, peut toujours échouer : ils ne font

donc pas confiance à son pouvoir. Si on veut être certains d'imposer ses vues, il vaut mieux alors manipuler que vouloir convaincre (ou pire : recourir à la force). Or le problème est bien dans la finalité : *imposer* ses vues... En démocratie, il faudrait accepter de ne pas être maître de la décision.

2/ Réfutation des postulats justifiant la manipulation (§5-§7)

Postulat numéro 1 : le soi-disant « réalisme » (§5). Le premier postulat qui justifie la manipulation est un postulat « anthropologique » (qui définit une vision, une définition de l'homme). Si l'on considère que les hommes sont « par nature » agressifs, violents, avides de pouvoir, alors la manipulation est légitime car elle va permettre d'éviter la violence.

[Cette idée a couramment été employée dans les justifications du pouvoir. Le « peuple » est alors représenté comme une masse violente et irrationnelle, à laquelle il faudrait imposer une force et une autorité supérieure. Le « peuple » est alors une masse qu'il faut « mater », « domestiquer », ou « soumettre » = soit par la force, soit par la manipulation – les Romains disaient ainsi « *panem et circenses* » (du pain et des jeux) : l'idée est qu'il faut soumettre les masses en les divertissant et en assurant leur besoin. Dans l'histoire, il y a souvent une distinction opérée entre la « plèbe » (le *plebs* romain, la « masse ») et le « demos », qui serait le « peuple » qui se constitue en « citoyens »].

Or, ce postulat est purement abstrait et conservateur. Il renvoie à tous les ennemis de la démocratie (qui voient dans le peuple une masse dangereuse, ingouvernable, irrationnelle, menée par ses besoins et ses passions). Si l'auteur reconnaît bien que le pouvoir implique une domination, l'avènement de la démocratie a permis de substituer la parole à la violence (en soi, passer de la force autoritaire au débat, même violent ou passionné, est une victoire : la violence est symbolique, détournée vers le langage, et non plus « physique »). Bien sûr, la parole politique reste un outil de domination parfois manipulateur, mais il n'est pas absurde d'espérer qu'elle évolue.

Postulat numéro 2 : la croyance fautive dans la neutralité des outils (§6). Le second postulat consiste à dire que les « moyens » sont neutres (ni bons, ni mauvais), mais que seule la « fin » (l'objectif) doit être pris en compte. C'est une forme de cynisme (inspiré du « machiavélisme »). Dans cette perspective, la « propagande » serait un outil qui peut être utilisé pour le bien ou pour le mal, mais qui en soi est une simple technique.

Pourtant, les « moyens » ne sont pas neutres, certains sont toujours mauvais (une bombe atomique est, en soi, mauvaise : il est très difficile de dire qu'on l'utilise pour une « bonne » fin – même si c'est la justification des Américains en 1945 : pour mettre fin à la guerre. Mais cela a impliqué le massacre de millions d'innocents).

Il faut aussi que les « moyens » soient conformes aux « fins ». « Séduire » quelqu'un pour le « séduire », cela peut être légitime : la personne n'est pas « trompée », puisqu'elle accepte la séduction. Mais « séduire » au lieu de « convaincre », c'est une manière de tromper la personne : lui faire croire qu'on lui présente des arguments rationnels qui respectent son libre-arbitre, alors qu'en fait on lui présente des arguments fallacieux, liés à une émotion, qui flattent son désir, et produisent une adhésion irréfléchie, c'est une manipulation (et donc une violence).

Rem. On a déjà évoqué ce type d'argument avec la « croyance » et la « fiction ». Une croyance qui cherche à s'imposer est dangereuse, et tend à être présentée par celui qui croit comme une vérité. A l'inverse, la « fiction » se présente toujours pour ce qu'elle est : une parole non conforme au réel, une invention, un fait de l'imagination. En ce sens, la fiction peut modifier notre regard sur le monde, mais elle ne peut pas nous tromper.

L'auteur fait référence à Laclos : dans les Liaisons dangereuses, en effet, il y a parfois cette inversion. Valmont, pour séduire (littéralement) Tourvel, passe son temps à argumenter (la convaincre qu'il l'aime, que cet amour est légitime, qu'elle ne commet pas de faute, etc.). Et souvent, quand il faut convaincre quelqu'un de faire quelque chose, il est plus économique et rapide de le séduire (par

exemple, pour convaincre Cécile de donner la clé, Valmont utilise des arguments affectifs : c'est le souhait de Danceny, si elle ne donne pas la clé, Danceny ne l'aimera plus, etc.).

Rem. C'est une question qui se pose beaucoup dans notre corpus : le mensonge est-il légitime dans certaines circonstances ? Merteuil, lettre 81, justifie le mensonge et la dissimulation, qui ne sont qu'une réponse à la violence que la société fait aux femmes. Lorenzo justifie et légitime également les moyens (le mensonge) par la fin (libérer Florence). Mais les moyens employés corrompent la finalité elle-même (on ne peut pas se faire des « alliés » de ceux qu'on a « trompé ». Le mensonge condamne le menteur à une certaine solitude qui va l'empêcher de véritablement « changer le monde » car l'action politique nécessite d'être collective).

Postulat numéro 3 : la manipulation est la seule arme des plus faibles (§7). Ce dernier postulat est tout aussi faux que les autres selon l'auteur. La manipulation est très souvent l'arme des puissants au contraire, qui s'en servent pour maintenir leur domination. Il y aurait ainsi une duperie, consistant à faire croire que la manipulation est au service des faibles, ce qui permettrait aux dominants de continuer à user de cet outil tout en « faisant croire » qu'il s'agit d'une arme de justice. On est là aussi dans le cadre d'une aliénation. Le plus faible va défendre un outil qui en fait ne lui profite pas, et au contraire assure la domination que d'autres exercent sur lui.

Conclusion rapide (§8) : aucun des postulats qui légitiment la manipulation n'est valable. Il faut donc lutter contre la manipulation, qui est bien une violence. L'auteur situe ce combat à deux niveaux différents : individuel et collectif.

Au niveau individuel : les victimes de la manipulation sont « emprisonnées » mentalement (privées de leur libre-arbitre et de leur capacité à choisir librement). La manipulation est donc toujours destructrice pour eux. La domination va à l'encontre des libertés individuelles (liberté de penser, de choisir, liberté d'opinion, liberté d'avoir un accès fiable à l'information et à la vérité, respect de la personne).

Au niveau collectif : ces fondements sont aussi ceux de la démocratie, qui implique des conditions particulières (égalité des individus dans l'accès à la vérité, liberté de choix et d'opinion) pour que l'adhésion au pouvoir soit libre et consentie. Si ces aspects ne sont pas assurés, la démocratie s'affaiblit (car les citoyens cessent de croire à la qualité de ce régime et mettent en doute sa capacité à assurer la liberté).

Proposition de corrigé 1

50 [§1] Paradoxalement, la manipulation est souvent tolérée, [§2] comme le prouvent maints essais qui, même après l'entre-deux-guerres, en défendent le principe, lequel ne serait pas nécessairement immoral et aurait le mérite de fédérer démocratiquement sans recourir à la contrainte. [§3] Des penseurs défendent l'idée qu'il est la seule // alternative à l'usage de la force, [§4] certains attestant même que nul domaine ne lui échappe et que cet artifice sournois est toujours préférable à la fêrule.

100 [§5] Ce positionnement prétexterait d'abord notre impérative protection contre l'hostilité du monde – mais cette idéologie fixiste nie l'extension des nations démocratiques // et ses efforts pacificateurs. [§6] Il prétexterait aussi une indifférence présumée des moyens techniques. Mais on ne peut comparer un utile dispositif hydraulique avec une arme nucléaire conçue pour anéantir. En somme, les outils sont rarement neutres et presque toujours, comme la séduction, instrumentalisables : voilà comment une même morale arrive à // confondre ses buts avec l'art de les atteindre. [§7] La manipulation se justifierait enfin comme la ressource des plus fragiles. Mais, en réalité, sauf quand la démocratie est en danger, le plus souvent seuls les puissants en tirent avantage.

200 Il faut donc la combattre pour prémunir autant les individus que // la société. [202]

Proposition de corrigé 2

50 Comment comprendre la tolérance manifeste vis-à-vis de la manipulation, y compris venant de ses victimes ? Si la justification de la propagande, dans les années 30, n'étonne guère, certains la justifient encore aujourd'hui dans un cadre démocratique. La manipulation serait le seul moyen d'assurer l'adhésion du // peuple au pouvoir, de le soumettre sans violence physique, et serait alors un moindre mal, sournois mais nécessaire, et préférable – car plus efficace – au travail sincère de conviction et de débat.

100 Les postulats qui autorisent cette position sont pourtant contestables. Le premier se veut réaliste : les hommes sont des brutes // irrationnelles : mieux vaut les manipuler. Pourtant, la démocratie idéale vise une adhésion libre au pouvoir, et une pacification des conflits par le langage rationnel. Le second argue de la neutralité des outils, légitimés par une bonne fin. Mais la fin ne justifie pas les moyens : ces derniers déterminent le résultat // visé. Enfin, la manipulation serait le dernier recours des dominés. Pourtant, c'est bien comme outil de domination qu'on la rencontre dans le quotidien.

200 Sauf dans le cas extrême consistant à défendre la démocratie, la manipulation est donc toujours une violence qui enferme et détruit ses victimes, et qui // abîme le cadre démocratique – dont le fondement est la confiance. [210]

II. dissertation

« Mieux vaut le détour et les habiletés diverses de la parole et de la feinte que le règne de la force et de l'autorité froide qui ignorent la persuasion. » Vous commenterez ces propos de Lionel Bellenger rapportés par Philippe Breton en vous appuyant sur les œuvres au programme.

Analyse du sujet :

Le sujet, ***exprime un jugement***, comme souvent. Il propose une alternative, une antithèse, et choisit entre les deux :

---d'un côté, le « détour et l'habileté de la parole et de la feinte » qui « persuadent »

---de l'autre, la « force et la froide autorité » qui « ignorent la persuasion »

De ces deux alternatives, la première vaudrait mieux que la seconde.

Pourquoi ? Le sujet n'explique pas vraiment, mais on comprend bien le sous-entendu. Si la parole, même feinte et manipulatrice, vise à persuader pour exercer la domination, l'autre solution, elle, ne cherche même pas à se justifier pour exercer la domination. Elle soumet directement, dans la violence. C'est cette violence qu'évite, semble-t-il, « le détour et les habiletés de la parole et de la feinte ». La parole permettrait d'éviter la brutalité, la toute-puissance oppressive, la coercition physique. ***Bien entendu, à première vue, on ne peut qu'être d'accord*** : mieux vaut dans tous les cas la parole à la violence ou à l'autorité « froide » (une autorité qui n'accepte aucune discussion, aucun compromis, au prix s'il le faut de la mort des opposants, qu'il faut faire taire). D'ailleurs, la démocratie privilégie la parole à la force brutale.

Problématisation :

Dans ce cas, où se trouve alors le problème ? C'est toujours la question essentielle qu'il faut se poser. Pourquoi y a-t-il une tension, une limite, un désaccord possible ? L'ambiguïté repose en fait sur le mot « persuader », qui semble reposer sur des « habiletés », des « détours », des « feintes ». Peu à peu, le lexique employé nous montre que cette « parole » n'est pas si neutre ou innocente que prévu. « Détourner », « feinter », cela ressemble beaucoup à une parole qui « dissimule », qui « trompe », qui « fait croire », et cela en vue d'obtenir un résultat, quelque chose qui est peut-être contraire au libre-arbitre. Cette parole ressemble fort à une « manipulation ». Or, « manipuler », n'est-ce pas exercer *aussi* une violence ? N'est-ce pas un « faire croire » trompeur ? Une forme de mensonge ? Si le mensonge, c'est dire à l'autre ce qu'il veut entendre (produire l'illusion), pour mieux lui « faire faire » quelque chose qu'il n'a pas choisi, le faire agir contre sa propre volonté, mais pour servir celui qui le manipule, il s'agit bien d'une forme de violence (non pas physique, mais psychologique, intellectuelle). Cela revient à nier le libre-arbitre d'autrui, à le priver de sa liberté de pensée et de choisir, voire à nier son opinion, sa subjectivité.

Problématique :

D'où une problématique simple : est-il vraiment meilleur de « faire croire » en manipulant que de recourir à une violence tyrannique (la tyrannie, par exemple, d'une idéologie univoque, imposant une norme unique, qui peut même prendre la forme de la « tyrannie de la vérité » ; ou bien une tyrannie brutale liée à l'usage de la force) ? N'y a-t-il pas d'autres alternatives ? La parole ne peut-elle pas être un instrument de libération (plutôt que d'oppression) ? Un instrument de dévoilement de la vérité, plutôt qu'un instrument de la manipulation ?

Plan :

On le voit apparaître très vite :

---en 1ère partie il faut bien sûr illustrer ce qui semble évident au départ. A la brutalité de la violence, il faut préférer la parole. A la brutalité d'une idéologie imposant une norme unique, il faut préférer le débat et le dialogue tolérant.

---mais la limite est claire également en 2^{ème} partie : cette parole, lorsqu'elle devient manipulatrice, est-elle vraiment préférable à la violence ? N'est-elle pas une autre forme de violence ? Peut-être même tout aussi destructrice ?

⇒ à l'issue de ces deux parties, on se retrouve coincé : la violence physique est bien sûr condamnable. Mais la parole qui devrait l'éviter peut elle-même devenir une forme de violence... Que faire ?

---c'est là qu'il faut distinguer une troisième alternative : certes, la parole peut être violente, si elle est manipulatrice. Mais ne peut-on pas faire de la parole un instrument de libération, de pacification ? Et cela à quelles conditions ? En quoi l'alternative proposée par le sujet est incomplète ? Qu'est-ce qui permet à la parole ne pas être elle-même un danger ? C'est bien entendu ici que l'on va retrouver la voie médiane tracée par Arendt : la parole ne doit être ni autoritaire, ni permissive. Elle ne doit pas chercher à « vaincre » ou à « soumettre », mais servir à un authentique partage des idées. Pour cela, la liberté de la parole et des opinions doit avoir une limite : celle de la vérité elle-même...

Parole et vérité chez Hannah Arendt ?

« Faire croire » est une expression ambiguë, parce qu'elle peut avoir **un sens positif ou négatif**. Négatif si l'on entend par là : faire croire quelque chose à quelqu'un, c'est-à-dire lui mentir, en disant volontairement le faux tout en connaissant le vrai. Mais positif si on considère simplement l'idée de « persuader quelqu'un de quelque chose » (qui est vrai). Ainsi, mon médecin peut me persuader de prendre mon traitement, mon prof peut me persuader d'apprendre mes conjugaisons, etc. Il faut donc en effet considérer une réflexion sur les moyens et les fins. La persuasion est une technique qui n'est certes pas neutre (car c'est une technique qui peut servir à tromper). Mais si ses fins sont bonnes, la persuasion est bonne également. La réflexion sur les moyens est une réflexion technique, la réflexion sur les fins est une réflexion éthique ou politique.

La persuasion, la conviction, sont avant tout des techniques de langage. Elles génèrent des croyances plutôt que de la vérité. Mais elles sont essentielles et omniprésentes, et la croyance – rappelons-le – est tout aussi nécessaire (confiance) et omniprésente dans le monde des « affaires humaines ». On trouve ces techniques dans le métier d'avocat, de médecin, dans le commerce, dans l'enseignement, dans la politique. Mais on peut en effet distinguer deux fins à ces pratiques.

Les **Sophistes** (comme Gorgias) dans l'Antiquité pensent que le but de la rhétorique est de **vaincre** l'adversaire. La rhétorique est pour lui comme une technique de combat. En politique, la rhétorique est particulièrement utile, puisqu'il s'agit d'un domaine dans lequel s'affrontent des ambitions personnelles afin de conquérir le pouvoir. Mais on peut la voir autrement (c'est ce qu'essaie de défendre Arendt, en s'inspirant des Grecs du 5^{ème} siècle AEC, le siècle de la démocratie, qui accordaient une grande importance à l'art rhétorique). La rhétorique convient très bien à la vie politique d'une Cité qui a consacré, comme l'écrivait l'historien Jean-Pierre Vernant, « la prééminence de la parole sur tous les autres instruments du pouvoir », qui a fait de la parole « l'outil politique par excellence, la clé de toute autorité dans l'Etat, le moyen de commandement et de domination sur autrui », cette « puissance de la parole dont les Grecs feront une divinité : Peitho ». Ainsi, l'art de convaincre et de persuader ne devrait pas être une pratique cynique, consistant à faire de celui-ci un instrument de manipulation, de tromperie ou de mensonge. Pourtant Platon – pour défendre son maître

Socrate qu'il considérait comme injustement diffamé par les sophistes – associe les sophistes à une pratique cynique et malhonnête de la parole.

Arendt n'est ni du côté de Platon (qui condamne l'art de la rhétorique comme « ruse » sophistique), ni du côté de Gorgias (qui fait de la parole un art de vaincre). Elle est du côté de Socrate (mais avant que celui-ci ne soit interprété par Platon comme un adversaire des Sophistes). Arendt veut défendre l'importance du débat, c'est-à-dire de l'art rhétorique et de la persuasion, tout en rejetant et en dénonçant le cynisme ou le soi-disant « réalisme » politique qui consisterait à se résigner à la fatalité du mensonge, de la manipulation et de l'absence de morale en politique. Gorgias enseignait l'art de manipuler les opinions au moyen de la rhétorique. Platon enseignant l'art de découvrir la vérité au moyen de la « dialectique » (un langage « logique »). Arendt réfute les deux, pour suivre un Socrate « pré-platonicien », le Socrate ancré dans la Cité d'Athènes, à la fois « engagé » dans les affaires de la Cité, et détaché du cynisme des sophistes. Pour Socrate, le langage est un échange dynamique, qui se construit dans et par le dialogue, pour atteindre une forme de vérité.

L'art de la parole doit être préservé, car il serait pour Arendt un art de persuader et de « faire croire » qui n'est pas purement négatif, instrumental ou cynique (même si le mensonge est toujours possible, car il fait partie de la liberté de nier ou de refuser la réalité). La persuasion chez Arendt n'est pas un art de vaincre, mais un **art de s'ouvrir à la pensée des autres, comme art de se mettre à la place des autres afin de prendre en considération leur point de vue**. En se référant au philosophe Kant, Arendt parle d'une « *mentalité élargie* ». On pourrait aussi bien parler d'une « *ouverture d'esprit* » qui « rend les hommes capables de juger ». Arendt écrit également dans ce même passage : « *La pensée politique est représentative. Je forme une opinion en considérant une question donnée à différents points de vue, en me rendant présentes à l'esprit les positions de ceux qui sont absents, c'est-à-dire que je les représente* ».

Autrement dit, entre ces deux conceptions de la parole s'opposent en fait deux conceptions de la politique. L'une est instrumentale (représentée par le sophiste Gorgias, et plus tard par Machiavel) : le langage permet de vaincre, de dominer, de soumettre. L'autre est non instrumentale : le langage politique est sa propre finalité, il permet à chacun d'être reconnu par les autres, dans un « espace » qui est celui de la discussion, du « faire ensemble », un domaine de l'apparaître qui est essentiel pour la **reconnaissance** que se donnent les hommes les uns les autres. Le domaine politique est le domaine où se *montre* le génie humain et sa capacité à construire un monde qui lui est propre, et qui est dirigé par le Bien commun, le goût de la « patrie », ou de la « République », ou de la « Démocratie », bref, le goût de quelque chose qui nous dépasse, et que l'on souhaite préserver et transmettre au titre d'une « culture » commune.

Dans ce cas, il y a une « vérité politique » ou même une « vérité de la politique » qui tient dans la capacité à prendre en compte les apparences, les opinions, les croyances, et à savoir en user pour le bien commune, pour préserver ce qu'Arendt appelle « le monde », c'est-à-dire la maison commune de l'humanité sans laquelle aucune vie sur terre n'est possible (pour les humains authentiques). L'habileté rhétorique n'est pas exclue de ce désir et de ces pratiques, car c'est même un moyen d'assurer une certaine vérité. Non pas une vérité qui préexiste à sa découverte (comme en sciences : avant qu'on découvre telle ou telle loi physique, cette vérité existait déjà), mais une vérité qui s'écrit au fur et à mesure de l'histoire humaine (qui est faite de principes, de valeurs), qui se « dévoile » dans l'action humaine et ce que cette action construit (un monde habitable). Pour cela, il faut un usage réglé de la parole, mais sûrement pas un usage restrictif de la parole. « Persuader » fait certes parfois appel aux sentiments, aux émotions, aux intuitions : mais s'il s'agit de mobiliser les citoyens, de les faire penser, de les amener à imaginer le monde autrement, c'est un outil utile.

Où est le problème moderne ? La modernité a tendance à opposer le « tout subjectif » (« mon » opinion) qui relève du « personnel », et le « tout objectif » (« la » vérité) qui est établie par la « science » froide et impersonnelle. Arendt, elle, veut montrer que ces deux aspects ne s'opposent pas forcément. L'opinion est une sorte de vérité intermédiaire, propre à la sphère politique. Elle ne doit pas être rejetée et condamnée sous prétexte qu'elle ne serait que « croyance » et « subjectivité ». La croyance et la subjectivité font partie en effet de la vie des hommes. En effet, l'extrême subjectif est propre à chacun (mes goûts, mes fantaisies), et l'extrême objectif est indiscutable (la « vérité »). Entre les deux, il y a pourtant un espace qu'il faut préserver et valoriser : l'espace qui nous permet d'être ensemble et de « faire ensemble » (et qui implique... l'opinion, cette parole de confrontation, de débat, qui prend en compte autrui). Seul ce pan du langage et de la pensée (celui de l'opinion, qui prend en compte les avis subjectifs, les confronte, qui prend en considération le possible, le probable, le vraisemblable et affronte la contingence du réel) peut permettre d'inclure les « réalités humaines » (historiques, politiques, culturelles, morales, religieuses, artistiques). **La parole est alors réhabilitée dans sa capacité à convaincre et persuader.** Il faut simplement **tracer des limites** => convaincre et persuader ne doit pas viser à tout prix à « dominer » et « soumettre », ou à « vaincre », mais doit relever d'une démarche honnête et sincère liée au débat. C'est la politique au sens « noble », par opposition à la politique « politicienne ». Ces limites seront alors dessinées par le fait que certaines institutions de la vérité (protégées des ambitions et des mensonges) s'opposent aux opinions qui glissent vers l'idéologie, la foi aveugle, l'illusion. Ces « vérités » protégées permettront également d'éviter le relativisme (idée que toute opinion vaut n'importe laquelle, auquel cas on ne peut plus rien « croire »). Mais ces vérités ne doivent pas empêcher l'expression de « l'imagination » qui permet d'agir, de penser le monde autrement (y compris par la fiction). Car c'est par l'imagination que l'on peut « introduire de la nouveauté » dans le monde. Et cela repose sur la capacité à « faire croire » que l'on peut y arriver, que les choses peuvent changer. *Par exemple* : nous avons besoin de « croire » que l'on peut faire la « transition écologique ». « Imaginer » un monde décarboné, et « faire croire » que c'est possible, et convaincre ou persuader les autres, c'est faire de la politique [y croire « tout seul », c'est rester seul avec sa croyance, enfermé ; à l'inverse, vouloir imposer ce changement par la force, c'est tomber dans une forme d'autoritarisme]. *Par exemple* : prenons le cas des éoliennes : les imposer sans concertation, par la force, au nom d'une « vérité scientifique », c'est prendre le risque qu'elles soient rejetées, détestées voire sabotées. Y renoncer sous prétexte que personne n'en veut dans son champ de vision, c'est renoncer à changer le monde et à l'adapter aux problèmes nouveaux. Il n'y a donc qu'une solution : convaincre et persuader chacun que, même si ça l'embête personnellement, il s'agit de l'intérêt général et du Bien commun, et qu'il faut trouver un compromis.

Pour Arendt, donc, **l'intellectuel ne doit être ni « engagé », ni « dégaïé »**. Ni engagé sous une bannière (car il devient un « militant » et perd sa crédibilité : il défend simplement une opinion, quitte à faire parfois preuve de manipulation => le risque est de tomber dans la position de Gorgias, vouloir vaincre à tout prix) ; ni « dégaïé » dans sa tour d'ivoire (comme Philippe), car dans ce cas il renonce au partage, à la « politique », à l'action, à l'imagination, au monde commun (=> le risque est de tomber dans la position de Platon, pour qui le philosophe doit « contempler » la vérité sans se soucier des hommes, de la politique, parce que cette dernière serait faite d'illusions et d'opinions fausses). L'intellectuel doit chercher à convaincre, tout en défendant l'universel et la vérité. Il doit convaincre au nom de ce qu'il croit s'approcher de la vérité, au nom de principes qui sont ceux du Bien commun. La troisième voie, c'est celle qui accepte l'imperfection du débat et des opinions, la diversité des points de vue et des croyances, mais ne renonce pas à discuter, convaincre, persuader (car il n'y a pas d'autres voies pour faire « œuvre commune »).

Ainsi, l'idéalisme platonicien ne serait que l'envers du cynisme des sophistes. Entre les deux, il y a la possibilité de penser le peuple non comme une masse d'ignorants, mais comme un ensemble dynamique qui peut s'élever par l'éducation et le débat (en ce sens, la démocratie possède sa propre pédagogie, celle du débat d'idée). Le totalitarisme repose, lui, sur un danger ou un risque : oublier

cette exigence et substituer au débat une pensée unique, un modèle univoque, non débattu, reposant sur une « croyance absolue » tenue pour seule vérité, justifiant alors le mensonge, la propagande et la manipulation. C'est ce danger contre lequel veut lutter Arendt.

Proposition de plan

I. OUI, LA FEINTE ET LE DÉTOUR DE LA PAROLE SONT PRÉFÉRABLES À LA FORCE OU LA COERCITION

- 1) L'usage de la force brutale a des effets traumatisants et négatifs*
- 2) La feinte confère une puissance tout aussi grande que la force*
- 3) De plus la parole, contrairement à la violence physique, suscite une adhésion des victimes aliénées*

II. POURTANT, LA PAROLE AUSSI, SI ELLE MANIPULE, EST UNE VIOLENCE IMMORALE

- 1) Le mensonge est une mise en danger d'autrui*
- 2) Il suppose une négation de liberté contraire à la morale et à l'idéal démocratique*
- 3) Ses effets sont plus dévastateurs que la violence physique (ils mettent en péril la vérité et le monde)*

III. ALORS ? PEUT-ÊTRE FAUT-IL RÉHABILITER LA PAROLE DROITE, DONT LE BUT N'EST PAS DE SOUMETTRE, MAIS DE CONSTRUIRE UN ACCORD COMMUN. COMMENT ?

- 1) Feinte et détour, mensonge et manipulation, sont presque toujours de mauvaises solutions : ils finissent par nuire à leurs auteurs eux-mêmes. Même légitime dans certains cas de « défense », le mensonge finit par s'autodétruire.*
- 2) Il faut donc lui préférer un autre modèle : la quête d'une parole juste, honnête... mais celle-ci n'est possible qu'à l'intérieur d'une structure démocratique qui préserve à la fois la « vérité » et la « liberté » des opinions.*
- 3) Ainsi, mieux vaut défendre le « mensonge » honnête (celui de la fiction) ou l'éducation (à la tolérance, à l'échange, à la lucidité, à l'autocritique) que la parole qui cherche à soumettre.*

Introduction

[**accroche**] « Je reconnais que la violence sous quelque forme qu'elle se manifeste, est un échec », écrit Jean-Paul Sartre en 1948, dans *Situation II*. [**sujet**] C'est dans ce sens que Lionel Bellenger, dans les propos rapportés par Philippe Breton, affirme que « mieux vaut le détour et les habiletés diverses de la parole et de la feinte que le règne de la force et de l'autorité froide qui ignorent la persuasion ». [**analyse du sujet**] Bellenger propose ici une alternative dans laquelle le choix de la parole est préféré à celui de la violence. En effet, la « force » renvoie à la puissance physique, coercitive, qui permet de soumettre et de dominer autrui. « L'autorité froide », quant à elle, renvoie à la rigidité de ce qui ne plie pas, dont on ne discute pas, mais qui s'impose sans état d'âme – raison d'Etat, loi aveugle, dogme ou même « vérité » nue, dont Arendt nous rappelle qu'elle « porte en elle-même un élément de coercition » (305). Ces méthodes de gouvernement ne cherchent pas à « persuader », ne prennent pas en considération autrui, mais impliquent donc une violence visible, une domination autoritaire. On comprend que Bellenger puisse leur préférer la « feinte » et le « détour » de la « parole », comme un moindre mal ou un pis-aller. Même s'il s'agit d'un usage rusé, ou malhonnête, de la parole, la gravité des actes serait moindre. [**problématisation**] *Cependant*, une parole qui « persuade » exerce parfois elle aussi une forme de violence. « Feindre », prendre des « détours », indique le champ sémantique de la dissimulation, et donc de la manipulation. Il s'agirait, par la parole, de « faire croire » et de « faire agir » quelqu'un contre son gré, en générant chez lui illusion et aliénation – seul moyen de le faire adhérer au intérêt d'un autre en évitant la force physique. D'une certaine manière, Bellenger justifie une parole immorale, menteuse, séductrice, au nom d'impératifs pratiques. Pourtant, en démocratie, le consentement au pouvoir doit être libre et volontaire, sans quoi la démocratie ne serait qu'un jeu de dupes. En effet, la parole démocratique, dans un tel cas, ne serait qu'un masque pudique jeté sur la réalité de tout pouvoir, qui serait par essence domination et violence. [**problématique**] On peut ainsi se demander si la parole manipulatrice vaut réellement mieux que la violence dont elle semble bien n'être que l'un des visages. N'est-il pas possible de défendre une parole droite, capable elle aussi de générer l'adhésion sans pour autant manipuler, contraindre ou dominer ? [**annonce du plan**] A l'aide du roman de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, de la pièce de Musset, *Lorenzaccio*, et deux articles d'Arendt, « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique », [I] *nous verrons d'abord* que certes, la feinte et le détour semblent toujours préférables à toute forme de coercition. [II] *Cependant*, ces recours à la parole manipulatrice peuvent s'assimiler eux aussi à une violence, à un exercice indu de la force. [III] *Dès lors*, n'existe-t-il pas une autre alternative, dans laquelle la parole droite trouverait droit de cité, en suscitant une adhésion volontaire, appuyée sur la force de la vérité autant que de la liberté ?

[**intro partielle de la première partie**] Il faut d'abord reconnaître, avec Lionel Bellenger, que la ruse et le détour valent toujours mieux que la violence de la coercition, car refuser toute forme de violence fait bien partie des priorités de notre culture démocratique.

[**premier paragraphe**] Dans nos trois œuvres, en effet, **l'usage de la force a des effets nécessairement traumatisants**. Arendt ne manque pas de rappeler les ravages de l'implication militaire des États-Unis dans la guerre du Vietnam quand elle souligne qu'elle est issue d'une détermination qui, pour reprendre la formule de Bellenger, « ignore toute persuasion » puisque, selon l'auteure de « Mensonge en politique », elle est le résultat « du refus délibéré et obstiné, depuis plus de vingt-cinq ans, de toutes les réalités, historiques, politiques et géographiques » (49). À cette surdité, répond donc « l'échec désastreux de la politique américaine d'intervention armée » (49). Le désastre touche non seulement les populations vietnamiennes qui subissent les bombardements mais aussi les soldats eux-mêmes revenus de leur mission, et, au-delà d'eux, une génération entière d'Américains. Mais l'on peut tout aussi penser, chez Arendt, à la « tyrannie de la vérité » : quiconque, dit-elle, croit détenir une vérité absolue, tente le plus souvent de l'imposer en passant outre toute délibération. Le

« philosophe-roi » tenté de chercher l'oreille d'un tyran, les « utopies politiques », le religieux fanatique ne prêtent guère d'attention aux opposants et aux désaccords. En somme, « toute prétention dans le domaine des affaires humaines à une vérité absolue ébranle les fondements de toute politique et de tout régime » (297). L'usage de la force génère un traumatisme qui apparaît aussi dans le **roman de Laclos**. C'est à peine si Cécile de Volanges parvient à tracer à la plume les phrases qui décrivent auprès de Mme de Merteuil le viol que lui a infligé Valmont en usant de sa force physique : « Apprenez donc... ma main tremble, comme vous voyez, je ne peux presque pas écrire, je me sens le visage tout en feu... Ah ! c'est bien le rouge de la honte » (315). Le traumatisme ne sera jamais tout à fait effacé, et Cécile finit par se réfugier au couvent, nourrissant un sentiment de honte et de culpabilité qui semblent définitifs. Dans **Lorenzaccio**, le duc ne s'embarrasse guère de subtilités face à la révolte populaire : il fait intervenir la garnison allemande, qui témoigne du soutien actif de Charles Quint, pour mater la colère du peuple. L'orfèvre témoigne, « j'ai reçu dans la jambe un bon coup de hallebarde » (199). Les étudiants, qui veulent « mourir pour [leurs] droits », sont frappés et tués (203) avec brutalité, le pouvoir révélant au grand jour sa violence, sans se soucier de faire couler le sang. C'est d'ailleurs cette violence que Philippe cherche, lui, à éviter, refusant finalement la logique de la « vengeance » (151) qui ferait « tout mourir autour de moi » (151), lui qui craint avant tout que « le sang coule quelque part » (98). Car dans tous les cas, donc, la coercition s'avère traumatique, destructrice et injuste, générant la mort, ou imposant arbitrairement la volonté du plus fort sur sa victime souvent innocente.

[**second paragraphe**] Au regard de cette force aveugle, **il semble donc que la parole feinte, mensongère ou trompeuse, soit préférable, car elle constitue un pouvoir tout aussi puissant**. Cette réalité, selon laquelle la « fin justifie les moyens », n'est pas étrangère à la politique. C'est pourquoi **Arendt** admet même, dans « Du mensonge en politique », que « le mensonge a toujours été considéré comme un moyen parfaitement justifié dans les affaires politiques » (p. 13). Chez ceux qui le détiennent, le pouvoir politique crée l'illusion qu'on sera toujours maître de son arrangement avec les faits. Ainsi, les spécialistes de la solution des problèmes pensent pouvoir tromper chacun des « publics » auxquels ils s'adressent grâce à une communication bien rodée qui consiste à dire, à chacun, ce qu'il veut entendre. Dans le **roman de Laclos**, Merteuil a bien compris qu'il vaut mieux feindre et dissimuler : c'est la maîtrise de son art de la tromperie qui lui garantit que son libertinage ne sera jamais éventé. Son pouvoir réside dans la maîtrise du secret des autres, dans le « savoir », et non dans la force physique. Sur la seule personne, outre Valmont, qui sache qui elle est en vérité, voilà ce qu'elle déclare : « cette fille est ma sœur de lait [...]. Elle sait [...] que j'ai son sort entre les mains ; et quand, par impossible, ces moyens puissants ne l'arrêteraient point, n'est-il pas évident que sa conduite dévoilée et sa punition authentique ôteraient bientôt toute créance à ses discours ? » (270). La marquise peut mentir en toute tranquillité, il n'y a personne qui soit en mesure de la trahir, pas même ses amants tous réduits au silence soit par ignorance, soit par le chantage, soit par la flatterie. En ce qui concerne **Lorenzo**, son habilité à mentir lui procure une grande proximité avec le duc, que personne sinon ne peut approcher – celui-ci ayant conservé des habitudes martiales, en portant toujours sur lui une arme et une cotte de maille pour se protéger des coups. Protégé de la violence, il ne l'est pourtant pas de manipulation. Lorenzo parvient ainsi à lui mentir à plusieurs reprises, en s'évanouissant à la vue d'une épée, puis en lui subtilisant la cotte de maille.

[**troisième paragraphe**] Enfin, **la parole a ceci de redoutable qu'elle produit une domination invisible, voire une adhésion de la victime**. En ce sens, elle est **bien plus subtile et efficace que la violence directe**. Son efficacité réside dans le « faire croire », qui parvient à faire de la victime un complice de son bourreau, selon le mécanisme de l'aliénation. Ainsi, **Cécile**, pourtant violée par Valmont, finit par douter de son innocence : « Ce que je me reproche le plus et dont pourtant il faut que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvais » (lettre 97). Les menteurs n'ont du reste pas à s'encombrer de problèmes de conscience : ils se persuadent aisément que leur victime est également leur complice, consciemment ou non. C'est ce qu'observe

Arendt quand elle écrit dans « Du mensonge en politique » que « le menteur possède le grand avantage de savoir d'avance ce que le public souhaite entendre » (16). Si la parole feinte abonde dans le sens général, pourquoi ne pas la préférer à toute forme de violence ? La marquise de Merteuil qui sait cela par cœur n'hésite pas à en recommander l'usage à Cécile dans un post-scriptum qui n'a rien d'anodin : « Quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage » (347). Ainsi le **duc**, prévenu à de maintes reprises du danger que représente Lorenzo, autant par le Cardinal Cibo que par les différentes annonces du meurtre, ne parvient pas à « voir clair » dans le jeu de son camarade de débauche. L'illusion – qui n'est autre que le désir de croire jusqu'au déni du réel – fait de la parole une arme redoutable en ce qu'elle génère l'adhésion de la victime, qui rend alors possible le projet de son bourreau.

[**transition**] [**bilan de I**] Il semble donc que la parole, même trompeuse, reste préférable à la violence. Elle évite les effets traumatisants de la force, et elle se révèle – pour ceux qui recherchent le pouvoir – une arme tout aussi efficace. Elle peut même susciter l'adhésion des victimes qui, consciemment ou non, acceptent alors la domination qui s'impose à eux. [**mise en place de II**] Pourtant, « les habiletés diverses de la parole », comme l'écrit Bellenger, n'en opèrent pas moins une violence particulièrement destructrice. Mettant en danger autrui, elles nient la liberté et s'opposent à la morale comme à l'idéal démocratique, jusqu'à mettre en péril la vérité et le monde.

[**premier paragraphe**] En effet, ces apparences sont trompeuses car loin d'être sans conséquences, une parole rusée et habile jusqu'à la « feinte » **peut s'assimiler à un exercice indu de la force, une autre forme de violence**, qui ne saurait être neutre et sans retentissement : le mensonge est une **mise en danger d'autrui**. Car le mensonge est aussi, à sa manière, une action. C'est ce qu'affirme Arendt quand elle écrit dans « Vérité et politique » que le mensonge délibéré se présente comme « une tentative de changer le récit de l'histoire, et, en tant que telle, elle est une forme d'action » (318). Parce qu'il est un effort agissant sur les faits eux-mêmes en tant qu'il en modifie l'apparence, il a des conséquences non négligeables sur la réalité. La marquise Cibo, dans *Lorenzaccio*, pressent les effets funestes de la parole trompeuse. Ainsi somme-t-elle le cardinal de lui parler franchement car le prélat utilise la parole comme autant de pièges redoutables : « Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës ? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instants sur vos lèvres, à vous autres ; on ne sait qu'en penser » (84). Sous l'injonction pressante, on devine chez la jeune femme la peur d'être entraînée dans une spirale mortelle. Elle devine, sous la parole, des menaces bien réelles qui pourraient lui faire perdre son mari et sa respectabilité. **Danceney**, lui-même soumis à la prédation de la marquise et de Valmont, n'ignore rien du danger de la parole fourbe, à tel point qu'il supplie Mme de Rosemonde de pardonner à Cécile ses errements : « Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde [...] qu'une égale ignorance du bien et du mal [...] aurait pu résister [...] à de si coupables artifices ? » (510). Les fautes de Cécile ne sont pas coupables car elles sont les conséquences de la souricière qu'on lui a tendue. Cécile n'en sera pas moins détruite par les manipulations : sa résolution de s'enfermer dans un couvent est un suicide social.

[**second paragraphe**] Les conséquences de la parole manipulée sont donc très graves : elles se révèlent en fait un **véritable art de nier la liberté d'autrui**, parfaitement contraire à la morale ou à l'éthique démocratique. **Lorenzo** exposer au duc la manière avec laquelle un individu expérimenté et fort de son statut peut venir à bout des résistances d'une jeune femme : « Voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir ; étudier, ensemençer, infiltrer paternellement le filon mystérieux du vice dans un conseil d'ami, dans une caresse au menton – tout dire et ne rien dire, selon le caractère de ses parents – habituer doucement l'imagination qui se développe à donner des corps à ses fantômes, à toucher ce qui l'effraie, à mépriser ce qui la protège ! Cela va plus vite qu'on ne pense ; le vrai mérite

est de frapper juste » (28). Cet art pervers de la manipulation, « tout dire et ne rien dire », est la façon dont l'orateur, expert en paroles déguisées donne l'impression de se rendre vulnérable tout en se mettant à l'abri de la suspicion. Il faut frapper vite et juste – la métaphore guerrière révèle la violence du procédé – pour laisser la victime hébétée et surprise, impuissante. On retrouve dans *Les Liaisons dangereuses* un goût comparable pour les métaphores agressives : « Vous connaissez la présidente Tourvel, écrit Valmont à la marquise de Merteuil, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre » (lettre 4). Valmont ne se sent jamais aussi supérieur à sa proie qu'à la mesure des obstacles qu'elle l'oblige à surmonter. La présidente lui apparaît comme une citadelle bien défendue, un bastion qu'il « attaque » comme on part en guerre, avec la volonté de détruire et de nuire. Mais la cruauté de la rupture finale (« On s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la nature ; ce n'est pas ma faute ») sera telle que Tourvel ne s'en remettra pas, mortifiée au plus profond d'elle-même. Arendt confirme, dans « Vérité et politique », qu'il y a dans l'art de dissimuler une violence qui vise à anéantir : « le mensonge organisé tend toujours à détruire tout ce qu'il a décidé de nier » (321). De fait, la violence psychologique et linguistique finit par rejoindre la violence physique (l'élimination de Trotski sur des photographies mène finalement à son assassinat).

[troisième paragraphe] Les conséquences du mensonge et de la manipulation peuvent ainsi s'avérer plus dévastatrices encore que la force frontale. Son danger est d'ordre ontologique, métaphysique (voir sujet et corrigé Gloria Orrigi). Pour Lorenzo, les conséquences du mensonge sont tellement épouvantables qu'elles finissent par l'anéantir lui-même, à ses propres yeux : « Par le ciel ! quel homme de cire suis-je donc ? Le vice, comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres » (165-166). L'allusion à la robe de Déjanire signale à quel supplice il s'est livré lui-même par sa duplicité : son acte lui vaut de brûler vif, comme Héraclès qui meurt d'avoir endossé une tunique ensorcelée. Mais au-delà, c'est le monde qui se trouve, en quelque sorte, « sens dessus dessous », réduit à un théâtre d'hypocrites où plus rien ne trouve grâce à ses yeux. Pour lui, dans son désespoir, l'humanité même a perdu toute consistance : « L'Humanité souleva sa robe, et me montra sa monstrueuse nudité » (131). Que se passe-t-il, se demande Hannah Arendt, dans un monde « où tout le monde ment sur tout ce qui est important » (320) ? Ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, une simple défiance qui s'impose, mais une sorte de relativisme absolu, « un genre particulier de cynisme – un refus absolu de croire en la vérité d'aucune chose (327) ». En effet, la conséquence d'un monde sans vérité est l'absence totale de repères permettant d'orienter l'action humaine ou même, plus simplement, de trouver un sens à nos existences : « ...le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel se trouve détruit (328) ». La contingence du réel permet de multiplier les « possibilités de mentir », qui deviennent alors « illimitées », « et cette absence de limites va à l'autodestruction » (328). Si tout est mensonge, la nature même de notre relation au réel est affectée, et les faits se retrouvent « flottants sur l'horizon grand ouvert de la potentialité » (328). A sa manière, c'est bien cette perte fondamentale de la confiance que déplore Danceny, lorsqu'il s'exclame : « Eh ! qui peut-on croire, si Cécile m'a trompé ? » (305).

[transition] **[bilan de II]** Ainsi, il semble bien que les « habiletés » et les « feintes » de la parole soient tout aussi violentes et immorales que la violence physique. **[mise en place de III]** Mais n'existe-t-il pas une autre alternative ? Cette parole qui « persuade » ne peut-elle pas être autre chose qu'une « manipulation » ? Ou même se mettre au service d'une « parole droite » ? Et cela, à quelles conditions ?

[premier paragraphe] Rappelons d'abord que ces « détours » de la parole, que Bellenger semble présenter comme un « moindre mal » pour obtenir l'adhésion des dominés, ne sont peut-être pas toujours si effaces que cela. Car une parole trompeuse ou manipulatrice instaure une illusion qui ne peut pas durer éternellement. Feinte et détour finissent en effet par être reconnus, démasqués, et cela

nuit généralement à leur auteur, tout en provoquant une cruelle désillusion pour les dupes. Dans « Du mensonge en politique », **Arendt** déclare que « [q]uelle que soit l'ampleur de la trame mensongère [...] elle ne parviendra jamais [...] à recouvrir la texture entière du réel » (16). En effet, la vérité s'appuie sur le réel, là où le mensonge s'appuie sur du « rien », et de ne permet pas d'atteindre ce niveau de réalisation humaine qu'Arendt appelle « l'action », propre à « l'homo politicus ». Le mensonge en effet « ne conduit jamais à l'établissement d'une chose réelle » (329). C'est pourquoi les « spécialistes de la solution des problèmes » doivent finalement se résoudre à reconnaître leur erreur, face à la vérité que révèlent les journalistes des *Pentagon Papers*. Bien entendu, le mensonge semble parfois légitime, quand rien d'autre n'est possible. **Merteuil** le justifie longuement dans la lettre 81 : « Croyez-moi, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer », explique-t-elle. Que veut-elle dire ? Que les qualités d'observation, de maîtrise, de dissimulation et de manipulation qu'elle a acquises sont tout simplement nécessaires dans un environnement social excessivement normatif et coercitif, qui étouffe toute spontanéité des sentiments et des désirs individuels, qui réduit les femmes à des mineures, et qui exerce une impitoyable censure du corps. **Lorenzo** lui-même semble ne pas avoir d'autres choix que de mentir, puisque ceux qui disent le vrai, comme Maffio s'exclamant : « je ne mourrai pas silencieux », sont pourtant réduits au silence et à l'exil. Mais ni les libertins, ni Lorenzo, ne parviennent finalement à maintenir cette illusion. Leurs manipulations sont finalement vouées à l'échec : Lorenzo est presque démasqué par Giomo ou par le Cardinal, mais surtout son action est vaine, puisque Côme de Médicis remplace finalement Alexandre. Une fois la vérité dévoilée, **Danceny** réclame réparation à Valmont : « Je suis instruit, Monsieur, de vos procédés envers moi. Je sais aussi que, non content de m'avoir joué, vous ne craignez pas de vous en vanter, de vous en applaudir » (lettre 158). Ce qui suit ne sera à nouveau que violence, celle du duel où Valmont laisse la vie.

[deuxième paragraphe] Pourtant la parole qui « persuade » n'est nécessairement mensonge ou manipulation, mais elle doit pour cela répondre à certaines conditions. En effet, face à la contingence du réel, la vérité est elle aussi désarmée. La « vérité des faits » concerne le passé, non pas ce qui est à venir, qui relève du probable. La « vérité rationnelle » n'a pas non plus de valeur prédictive dans le domaine des « affaires humaines », comme le montre l'échec des modèles mathématiques adoptés par les « spécialistes de la solution ». Le futur fait donc l'objet de croyances, mais celles-ci, si elles se savent « subjectives », ne s'opposent pas forcément à la « parole droite ». Encore faut-il qu'existe la liberté d'échanger ces opinions, afin de construire collectivement notre destin et notre avenir. « La validité [de nos opinions ou de nos valeurs] dépend du libre arbitre et du libre consentement ; elles sont le résultat d'une pensée discursive, représentative » (315), explique **Hannah Arendt**. Si, dans l'arsenal de la parole, mieux vaut convaincre rationnellement que persuader en s'adressant aux émotions, l'un n'exclut pas l'autre. Si la parole persuasive est au service de convictions, qu'elle s'élève à l'intérêt général plutôt que d'être au service de l'intérêt égoïste des uns ou des autres, elle n'est pas mauvaise en soi. Ainsi les discours passionnés de **Lorenzo**, de **Philippe**, voire même de **Merteuil** pour la justice, l'égalité ou la liberté, s'ils manquent parfois d'arguments, n'en sont pas moins puissants, précisément parce qu'ils défendent des idéaux communs, et non de sombres intérêts personnels. Or, paradoxalement, ce qui rend possible cette pluralité des opinions, la liberté de penser et de dire, et donc cet usage de la parole persuasive et passionnée, c'est la limite que leur trace la vérité elle-même – et notamment le respect de la factualité ou des acquis scientifiques. Seule la démocratie, en protégeant la vérité au sein d'institutions chargées de l'établir, tout en permettant aux hommes de vivre librement leurs passions, réconcilie et articule ces deux aspects. Comme l'écrit Arendt, le « domaine politique a reconnu qu'il avait besoin d'une institution extérieure à la lutte du pouvoir » (332) C'est pourquoi, au sein d'une démocratie, la vérité doit arrêter la possible dérive des croyances et limiter le secret désir des uns et des autres d'imposer ce qu'ils croient. Mais la démocratie n'interdit pas les opinions : elle les tient dans la sphère qui est la sienne, celle de la politique, où l'imagination occupe une juste place, au titre de cette « faculté que nous avons, qui nous permet de *dire* "Le soleil brille" quand il pleut » (319). Le menteur ou le manipulateur ne fait que

détourner cette liberté que nous avons à imaginer le monde autre, « ce domaine où nous sommes libres d'agir et de transformer ».

[troisième paragraphe] Ainsi, plutôt que « d'interdire » une parole séductrice ou à l'inverse, de la considérer comme un « mal nécessaire », mieux vaut l'encadrer, la limiter et la mettre au service de cette vérité plurielle qu'exprime l'opinion. Comment apprendre à tolérer cette pluralité ? Nos œuvres en donnent un aperçu : la littérature elle-même, en tant que « mentir vrai », nous apprend à nous défaire de la tentation de la violence, et nous met également en garde contre l'excès de crédulité. Ce qu'on appelle une fiction s'oppose bien au réel, et relève de l'imaginaire et de la « feinte ». Parole « persuasive », séductrice, elle n'est pas cependant une parole trompeuse ou manipulatrice. La croyance qu'elle engendre a la particularité d'être limitée dans le temps, et d'être volontaire. Samuel Coleridge¹, à ce propos, évoque la « suspension volontaire de notre incrédulité », laquelle consiste, le temps de la lecture, du spectacle, à suspendre notre scepticisme, notre esprit critique, pour nous laisser emporter par l'histoire racontée. Mais la fonction heuristique de la fiction est aussi un merveilleux vecteur d'apprentissage, en ceci qu'elle nous permet de croire sans être trompé, sans risque de confondre ce que l'on croit et la vérité. Mieux encore : en explorant le thème de la croyance, de la crédulité, du « faire croire », de l'illusion ou de la manipulation, la fiction est la plus apte (et de très loin !) à nous apprendre à nous défier de nos propres croyances et de celles que voudraient nous imposer les autres. Par ce paradoxe magique, la fiction nous « ment » sans nous mentir, pour mieux nous montrer où se trouvent les risques de la croyance, du mensonge et de la parole manipulatrice. **Laclos** thématise ce thème dès l'avertissement au lecteur qui s'oppose à la préface. **Hannah Arendt** se livre, elle, à un profond éloge de la fiction et de la littérature, laquelle vise à nous « réconcilier avec le réel », à transformer ce réel incompréhensible en *histoire* à dimension humaine. Le lecteur est ainsi amené à observer et essayer, dans l'univers de la fiction, différentes *positions* : celle du menteur, celle de l'illusionniste, celle de la dupe, celle du crédule – et à mesurer leur efficacité et leurs conséquences possibles. Ni dupe, ni dupé, le « bon lecteur » laisse devenir la figure de ce qu'est un « bon citoyen » : capable de réfléchir lucidement à son avenir, apte à reconnaître, dans la parole persuasive, le moyen provisoire d'un monde à construire. Le « bon usage » de la parole dans la sphère « politique », au-delà de la vérité et du mensonge, consisterait donc plutôt à nouer avec d'autres hommes des liens préservant la liberté et la subjectivité de chacun. Il s'agirait de continuer à accepter de croire, tout en comprenant la nécessité de préserver la vérité. « Je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté », s'exclame Philippe : cela implique de refuser aussi bien la violence que la parole manipulatrice, au profit de la pluralité des opinions dont il s'agit bien de convaincre et de persuader les autres, en résistant autant aux *désirs* de croire ou d'imposer « sa » vérité, qu'à la violence trahissant le désir de domination.

[Conclusion] [bilan] Prétendre que la feinte et le détour de la parole semblent préférables à toute forme de coercition repose finalement moins sur des arguments fiables que sur de dangereux préjugés. Ceux qui assurent que ces manipulations du verbe sont moins traumatisantes que l'usage de la force tiennent un discours séduisant mais d'autant plus retors qu'ils invoquent la complicité, ou l'aveuglement, des victimes. Ne nous y trompons pas, ces « habiletés diverses » sont des violences très réelles exercées par ceux qui jouissent de la supériorité de leur statut comme de leur éloquence, et elles provoquent des ravages parfois autrement plus grands que « la force et l'autorité froide ». [réponse à la problématique] La seule alternative véritable et la seule résolution juste seraient donc la parole droite, sincère. Pour y parvenir, il faut alors articuler la liberté (des opinions) et le respect de la vérité (des faits), chacune dans son domaine. La vérité, puisqu'elle exclut toute discussion et établir fermement la réalité des faits, est nécessaire pour limiter les croyances, les illusions, les désirs de puissance, les tentatives de manipulation. Mais la sphère de l'opinion, puisqu'elle s'intéresse au futur et qu'elle manifeste notre liberté, doit pouvoir « imaginer » un monde différent et « nouveau ». Dans

¹ Poète romantique anglais de la fin du 18^{ème} siècle et du début du 19^{ème} siècle, Coleridge est resté célèbre pour cette formule bien frappée.

cette sphère, la persuasion n'est pas exclue, à condition qu'elle ne soit pas une forme insidieuse de violence. Rien de mieux, pour y parvenir, que l'éducation à l'esprit critique et à lucidité, à laquelle la fiction elle-même participe à sa manière. **[ouverture]** La condition d'existence de la démocratie a toujours été l'esprit critique : à l'heure des IA et des « fakes news », cette condition semble plus que jamais nécessaire.